

## DIALECTES DÉCISIFS, LANGUES PROTOTYPIQUES

---

### PRÉSENTATION

**Frank Alvarez-Pereyre**

(CNRS, UMR 7206 Éco-anthropologie et ethnobiologie, MNHN)

**Sylvie Archambault**

(CNRS, UMR 7597 HTL, Université Paris Diderot, Sorbonne Paris Cité)

**Jean-Léo Léonard**

(IUF et UMR 7018 LPP, Université Sorbonne Nouvelle, Sorbonne Paris Cité)

Le présent dossier thématique fait suite à un colloque qui a réuni, du 29 février au 2 mars 2012, une vingtaine de linguistes d'horizons différents. Seule une partie des contributions est ici reprise. Un complément plus large sera publié sous forme électronique. Durant ces trois journées, trois axes de travail étaient proposés : l'un touchait à la géographie linguistique, un second concernait une ou des langue(s) considérée(s) dans le cadre de la typologie des langues, le troisième touchait aux relations entre langue et modélisation linguistique. Croisant ces axes, et selon une initiative de Jean-Léo Léonard, le fond des débats visait à tester la pertinence des deux expressions de « langues prototypiques » et de « dialectes décisifs ».

Dans ce contexte, ces deux qualificatifs s'entendent de fait pour signifier l'exemplarité ou la singularité : exemplarité par rapport à, ou au sein de ; singularité par rapport à. Il est clair d'emblée que ces deux entendus ne se recouvrent pas ici. L'exemplarité autant que la singularité sont référées ou bien aux propriétés typologiques des langues, ou bien à un groupe, ou à une famille de langues ou de dialectes.

Constatons que, jusqu'à un certain point, « décisif » et « prototypique » se chevauchent quant aux significations induites ou contenues dans les

usages qu'en font les auteurs. Alors même qu'ils servent à dire deux choses différentes aussi bien l'un que l'autre : ou l'exemplarité (et l'appartenance, ou encore le rapprochement avec un élément central), ou la singularité (la différence relative).

En plaçant ces qualificatifs au centre de la réflexion, les organisateurs souhaitaient aussi questionner la définition même des critères qui président à l'identification des langues. La question centrale était de savoir en quoi certaines langues ou ensembles de langues, de statuts très disparates (langue ou dialecte), pouvaient avoir eu une incidence exemplaire ou particulièrement forte sur le devenir de la linguistique. On mentionne souvent la prégnance du modèle descriptif gréco-latin en grammaire, mais la linguistique moderne ne s'est-elle pas précisément ingénierée à le dépasser à travers la multiplicité des langues et des approches, à l'épreuve de la diversité typologique des langues du monde ?

On entend par « prototypique » un modèle pensé au nom de caractéristiques inventoriées, comme une optimisation à mener, qui appellera des ajustements. Mais on entend aussi par « prototypique » le représentant le plus abouti d'une classe, en exprimant les traits considérés comme nécessaires à la définition de la classe, laissant place à des variantes, au nom de frontières identifiées qui permettent de dire ce qui est dedans ou dehors. Il y aura ici un ou des facteurs décisifs qui diront ce qui est dedans, ou le même, et des facteurs décisifs qui diront quand on est dehors, ou autre. On entend encore par « prototypique » un inventaire de traits, ou de facteurs dont la mise en œuvre aboutit à des énoncés, ce qui suppose des procédures de mise en œuvre des traits ou facteurs.

La qualification de « décisive », on le constate par ailleurs, a une valeur opératoire aussi bien en synchronie qu'en diachronie. Une même valeur jusqu'à un certain point (le seuil, la limite, l'argument, le facteur), mais qui n'a pas une teneur rigoureusement identique selon que l'on est sur le versant structurel ou sur le versant historique.

On tient compte de plus du fait que les prototypes, qui sont des représentations, sont amenés à changer comme les disciplines, leurs contenus et leur statut changent. Avec eux, le concept de science évolue.

À ce stade, il faut encore franchir un pas. D'une part, pour se demander si les deux qualificatifs sont interchangeables par rapport aux deux termes de « langue » et de « dialecte ». Force est de constater que, dans l'histoire de la linguistique, et dans une contextualisation des descriptions au regard des modèles, on parlait évidemment de « langue » à certaines époques, ou pour certaines « langues », que l'on parlait de « dialectes », évidemment (c'est-à-dire avec un total caractère d'évidence non réflexive) à d'autres époques, ou pour des choses qui n'étaient « évidemment » que des « dialectes ». Dans d'autres circonstances, on sort de ces évidences productrices de dichotomies, mais la question reste de savoir si les qualificatifs peuvent alterner sans effet, ou pas. Par ailleurs et enfin, il faudrait se demander si « prototypique » et « décisif » renvoient à des préoccupations déjà attestées dans l'histoire longue de la linguistique, mais sous des termes différents. Il serait d'ailleurs intéressant de mener l'enquête dans cette direction. Ou bien si ces deux qualificatifs signent un moment nouveau de cette pensée linguistique en actes.

L'histoire longue de la pensée linguistique est jalonnée de ces moments où une langue donnée sature l'horizon conceptuel, entraîne des bouleversements profonds dans les manières de concevoir les langues, leur histoire ou leur typologie, ou bien encore vient remplir un vide qui ne demandait qu'à être comblé. L'élection d'une langue ou d'un dialecte, d'un groupe de langues ou de dialectes, à y regarder de près, a tenu et tient le plus souvent aux rencontres entre des traits ou des caractères intrinsèques à une langue ou dialecte et au commerce intellectuel auquel se livrent les savants dans leurs générations successives ou selon leurs écoles, à propos des langues et dialectes, de leur structure et de leur dynamique.

De telles rencontres sont bien souvent des événements déterminants qui, pourtant, sont loin de faire l'objet d'investigations systématiques. Il en découle une certaine opacité, dont les effets cumulatifs chargent à leur tour l'histoire en marche de la pensée scientifique. C'est le premier mérite des textes réunis dans ce numéro que de lever un voile sur certains des mouvements de fond qui animent le travail des linguistes au long cours quand ceux-ci accordent à une langue ou un dialecte une place prépondérante. Les études de cas présentées, ne nous y trompons pas, dépassent toutefois le strict cadre des langues et dialectes concernés, dans la mesure

où ils proposent en creux des éléments de méthode dans le cadre du débat épistémologique autour duquel elles se concentrent. C'est là leur deuxième intérêt.

Traitant de linguistique africaniste, Constantin Pozdniakov relève que le qualificatif « prototypique » renvoie de fait à une langue qui serait la plus proche de la protolangue, ou bien à une langue considérée comme un « modèle » parce qu'elle serait le meilleur représentant d'un ensemble de langues modernes. S'il faut prendre une telle polysémie au sérieux, c'est non seulement parce que ces deux entendements d'un même terme ne produisent pas les mêmes effets dans les champs du savoir linguistique. C'est encore parce que les langues modernes se trouvent hériter d'éléments de la protolangue et de règles ou de structures qui « entrent en collision », laissant aux linguistes un vaste champ d'interrogations. Encore faut-il alors que les linguistes trouvent légitime de s'attacher à un tel état de fait. Pour l'auteur de l'article, une telle légitimité est d'abord une nécessité. En effet, un divorce existe couramment entre l'interprétation des faits et des effets induits par la relation entre protolangue et développements modernes d'une part, et la prise en compte de la diachronie d'autre part. Parallèlement, on constate chez les mêmes linguistes une dissociation entre les formes, considérées pour elles-mêmes, et les principes structurels, les premières étant nettement plus prisées que les seconds. C. Podzniakov introduit en outre, aux côtés du prototype en tant que langue reconstruite en diachronie ou en tant que modèle de cohérence en synchronie, la notion de « type gnosiologique » : l'idée de système que se font les usagers de la langue, ou comment la grammaire émerge des représentations concurrentes ou successives du système dans l'esprit des locuteurs. Il illustre ce troisième type de prototype à l'aide d'exemples **Niger-Congo** de systèmes de classes nominales. Il montre que, si les classes banto ne peuvent être considérées comme prototypiques du Niger-Congo, sur le plan diachronique, alors que les langues atlantiques seraient davantage des langues prototypiques, sur le plan synchronique, en ce qui concerne ce critère, si important en domaine africain, de la taxinomie de l'accord flexionnel nominal, il n'en reste pas moins que toutes ces langues sont pourtant dotées d'un système de classificateurs reconnaissable entre tous. L'une des raisons de cette permanence tient au jeu de rééquilibrage des classes par la dynamique gnosiologique, qui fait feu de tout bois avec la morphologie aussi bien qu'avec les règles et les

contraintes phonologiques – notamment de force consonantique – pour maintenir un système fonctionnel, que les locuteurs ont su aménager et se réapproprié langue par langue, donnant lieu à la très grande diversité dialectale de ce vaste domaine linguistique.

Pour Cédric Patin, il convient de revenir sur la genèse des développements relatifs à l'interface phonologie/syntaxe. Dans ce contexte, un groupe de langues – et, au départ, un dialecte particulier – a été le moteur déterminant dans l'éclosion d'une hypothèse qui a connu ensuite des développements nourris. Quant à ce groupe de langues, celui des langues **bantu**, deux options s'étaient opposées : peut-on envisager un accès direct ou indirect des règles phonologiques aux structures syntaxiques ; doit-on au contraire se convaincre de l'indépendance peut-être paradoxale des structures syntaxiques et des structures prosodiques ? L'auteur de la contribution ayant restitué les étapes successives des propositions et contre-propositions, les considérant toutes comme autant de modélisations et d'explications des phénomènes, un retour devient possible sur les langues par lesquelles le débat de l'interface fut lancé : les langues **bantu** sont-elles les seules et, surtout, sont-elles les meilleures pour traiter de la question ? Une réponse adéquate semble devoir passer par deux développements complémentaires. D'une part, il convient de relever que si les langues **bantu** ne sont plus les meilleures, c'est que la mise en œuvre plus récente d'une nouvelle approche des phénomènes intonatifs a conduit à élire d'autres langues à leur côté. D'autre part, il faut se demander sur quelles bases les langues **bantu** elles-mêmes ont pu être considérées comme décisives. La réponse tient à nouveau à un double facteur, dont aucun n'est déterminant à lui seul. L'un des facteurs renvoie aux caractères typologiques des langues éligibles, l'autre au fait que différents modèles descriptifs proposent des mêmes langues des visions assez nettement différentes. Outre la question de l'interface entre phonologie et syntaxe, une idée centrale de la phonologie moderne apparaît au cœur du débat soulevé par les langues **bantu**, dont chaque dialecte finit par revêtir une valeur décisive pour chaque point de vue théorique, dans le débat entre spécialistes : les *bornes* ou le *bornage* des constituants – qu'ils soient groupes prosodiques, syntagmes ou phrases minimales imperméables au mouvement, en tant que sites de neutralisation ou de renforcement de la marque. Derrière chaque débat de spécialiste autour des faits de langue, on retrouve certes des questions de portée

générale, comme on peut s'y attendre, mais enveloppées – pour reprendre le terme de *wrapping* évoqué par certains phonologues tenants de l'Optimalité – dans un métalangage plus ou moins *ad hoc*, comme le montre cette contribution. Dans quelle mesure les données ponctuelles, aussi décisives soient-elles pour chaque point de vue ou pour chaque microthéorie, comme dans le cas des langues bantu traitées ici, induisent-elles des fluctuations terminologiques et une dispersion des modèles ? Dans quelle mesure aussi, de cette dispersion, émergent de nouvelles synthèses, y compris des synthèses locales ou partielles, qui alimentent par la suite les grands courants de la construction théorique en linguistique générale ?

Les contributions de Georges-Jean Pinault et de Nikola Vuletić s'inscrivent résolument dans le cadre réflexif qui vient d'être détaillé. Elles sont toutes les deux une démonstration méthodique des constructions successives qu'une langue ou un dialecte, qu'un groupe de langues ou de dialectes aura connues ou générées au cours des temps. Le panorama dressé par G.-J. Pinault à propos de l'indo-européen est imparable quand il s'agit de constater les effets conjugués de la rencontre de nouvelles langues et de l'application de nouveaux paradigmes descriptifs, analytiques et explicatifs. Les deux phénomènes ne se situent pas du tout sur le même registre. Ils ne cessent pourtant de se croiser et c'est bien là que l'opacité sur de tels croisements mérite d'être levée. L'incidence de l'anatolien et du tokharien sur le paradigme de la reconstruction de l'indo-européen a ceci d'exemplaire que ces deux langues ne sont ni innovantes ni conservatrices en soi ; elles ne sont pas non plus des chaînons manquants à proprement parler, et elles ne confirment pas les grandes isoglosses de type *centum/satem*. Elles apportent davantage un éclairage sur ce que peut devenir un système phonologique ou grammatical indo-européen, en termes de simplification ou de complexification d'un ensemble de structures supposées primaires (racines, augments à valeur TAMV, systèmes casuels, différenciation et syncrétisme des marques grammaticales), qu'un jalon évolutif. Leur pouvoir heuristique – autrement dit, leur caractère *décisif*, dans l'optique de ce dossier – tient plutôt dans la dialectique d'identité et d'altérité avec le corps de la doctrine, présenté par G.-J. Pinault sous les termes de « modèle » ou de « tableau brugmanien de l'indo-européen », qui permet de transcender les cadres existants. Alors que les modèles risquent, s'ils ne sont pas remis en cause par des données inattendues, de mener à une

illusoire immanence, les langues décisives ou les dialectes décisifs (deux dialectes dans le cas du tokharien, abstractisés par les étiquettes A et B) remettent ceux-ci en cause. L'anatolien comme branche de l'indo-européen tardivement découverte et déchiffrée, et le tokharien comme binôme de dialectes périphériques, exhumés d'une zone orientale inattendue, sont autant de moments décisifs qui rompent avec la quête du prototype, et permettent de la dépasser afin d'observer des systèmes à géométrie variable. En ce sens, les deux contributions de G.-J. Pinault et de K. Podzniakov convergent vers un balancement entre des langues décisives, qui ponctuent l'édification de paradigmes de recherche plus par les questions qu'elles soulèvent que par les réponses qu'elles donnent aux prédictions de la doctrine en cours, et des représentations savantes devenues des systèmes qui risqueraient d'oublier la nature inventive des langues avec les lois du système.

Le dalmate est-il un dialecte décisif pour la linguistique et la philologie romanes, en tant que « chaînon manquant » d'une séquence évolutive, constituant un fragment de balkano-roman, aux côtés du daco-roman et de l'italo-roman, au sein du roman oriental ? Le discours sensationnel qui a accompagné sa découverte pourrait en faire un construit comme a pu en créer l'esprit romantique de la grande période comparatiste et néogrammatrice. Est-ce une langue romane à part ou un groupe composite de dialectes ? Quelles sont ses bases empiriques ? C'est l'enquête que mène Nikola Vuletić dans sa contribution sur le dalmate, qui apparaît au final davantage comme un objet linguistique indéfini qu'un dialecte ou une langue décisive.

En outre, la contribution de Nikola Vuletić conduit à renforcer un double constat qui se fait jour lentement à la lecture des textes successifs. En premier lieu, l'histoire de la linguistique doit énormément à l'élargissement des données collectées, qu'il s'agisse d'une seule et même langue, ou qu'il s'agisse de langues différentes. Les paysages, sous ce rapport, peuvent changer du tout au tout. Un facteur de relativisation indéniable entre en compte à partir de là, dont les effets sont patents. En second lieu, il faut bien constater que l'on est passé d'une période où l'approche des faits mobilisait un modèle ou un autre, qui se distinguaient terme à terme, chacun étant pensé comme un absolu, à des périodes de la science linguistique où l'on accepte de voir mis en œuvre plusieurs modèles descriptifs complémentaires. La relativité du regard analytique serait-elle une force ?

